

Objet d'étude : le roman et la nouvelle réaliste

Séquence n°1 (GT) : les héros d'un monde sans idéal (Séquence n°2 (OI) : Balzac, *Le Père Goriot*.)

- ✓ Comment les romanciers, en construisant des mondes désacralisés, ou plutôt dans lesquels le sacré est « à rebours », montrent la corruption, le désenchantement de la société dans laquelle ils vivent.
 - ✓ Le réalisme : une nouvelle manière de voir, de représenter, sans idéaliser.
 - ✓ Le rôle de l'ironie, la question de l'héroïsme.
 - ✓ Dans chaque texte, décalages entre trivial et sacré, création de « héros » qui révèlent la corruption, la bêtise, l'absence de valeurs de la société.
-
- **Séance 1** : Lecture analytique : *Nana*, (la course de chevaux du chapitre 11).
 - **Séance 2** : Lecture analytique : *Lucien Leuwen*, (rencontre avec le lieutenant-colonel Filloteau).
 - **Séance 3** : Analyse du *Portrait de Monsieur Bertin*. Exercice : faire le portrait de M. Bertin du point de vue d'un jeune homme romantique...
 - **Séance 4** : Lecture analytique : *Madame Bovary* (III, 2, les confitures d'Homais)
 - **Séance 6** : Travail de préparation à la dissertation, en classe, à l'oral : « Un personnage de roman doit-il être un modèle ? », réflexion et élaboration d'une problématique en commun.
 - // **DS** : selon le moment de l'année, travail de commentaire sur l'explicit de *Bel-Ami*.

TEXTES ET DOCUMENTS

1) *Nana*, chapitre 11.

Ce fut comme la clameur montante d'une marée. Nana ! Nana ! Nana ! Le cri roulait, grandissait, avec une violence de tempête, emplissant peu à peu l'horizon, des profondeurs du Bois au mont Valérien, des prairies de Longchamp à la plaine de Boulogne. Sur la pelouse, un enthousiasme fou s'était déclaré. Vive Nana ! vive la France ! à bas l'Angleterre ! Les femmes brandissaient leurs ombrelles ; des hommes sautaient, tournaient, en vociférant ; d'autres, avec des rires nerveux, lançaient des chapeaux. Et, de l'autre côté de la piste, l'enceinte du pesage répondait, une agitation remuait les tribunes, sans qu'on vît distinctement autre chose qu'un tremblement de l'air, comme la flamme invisible d'un brasier, au-dessus de ce tas vivant de petites figures détraquées, les bras tordus, avec les points noirs des yeux et de la bouche ouverte. Cela ne cessait plus, s'enflait, recommençait au fond des allées lointaines, parmi le peuple campant sous les arbres, pour s'épandre et s'élargir dans l'émotion de la tribune impériale, où l'impératrice avait applaudi. Nana ! Nana ! Nana ! Le cri montait dans la gloire du soleil, dont la pluie d'or battait le vertige de la foule.

Alors, Nana, debout sur le siège de son landau, grandie, crut que c'était elle qu'on acclamait. Elle était restée un instant immobile, dans la stupeur de son triomphe, regardant la piste envahie par un flot si épais, qu'on ne voyait plus l'herbe, couverte d'une mer de chapeaux noirs. Puis, quand tout ce monde se fut rangé, ménageant une haie jusqu'à la sortie, saluant de nouveau Nana, qui s'en allait avec Price, cassé sur l'encolure, éteint et comme vide, elle se tapa les cuisses violemment, oubliant tout, triomphant en phrases crues :

— Ah ! nom de Dieu ! c'est moi, pourtant... Ah ! nom de Dieu ! quelle veine !

Et, ne sachant comment traduire la joie qui la bouleversait, elle empoigna et baisa Louiset qu'elle venait de trouver en l'air, sur l'épaule de Bordenave.

— Trois minutes et quatorze secondes, dit celui-ci, en remettant sa montre dans la poche.

Nana écoutait toujours son nom, dont la plaine entière lui renvoyait l'écho. C'était son peuple qui l'applaudissait, tandis que, droite dans le soleil, elle dominait, avec ses cheveux d'astre et sa robe blanche et bleue, couleur du ciel. Labordette, en s'échappant, venait de lui annoncer un gain de deux mille louis, car il avait placé ses cinquante louis sur Nana, à quarante. Mais cet argent la touchait moins que cette victoire inattendue, dont l'éclat la faisait reine de Paris. Ces dames perdaient toutes. Rose Mignon, dans un mouvement de rage, avait cassé son ombrelle ; et Caroline Héquet, et Clarisse, et Simonne, et Lucy Stewart elle-même malgré son fils, juraient sourdement, exaspérées par la chance de cette grosse fille ; pendant que la Tricon, qui s'était signée au départ et à l'arrivée des chevaux, redressait sa haute taille au-dessus d'elles, ravie de son flair, sacrant Nana, en matrone d'expérience.

Autour du landau, cependant, la poussée des hommes grandissait encore. La bande avait jeté des clameurs féroces. Georges, étranglé, continuait tout seul à crier, d'une voix qui se brisait. Comme le champagne manquait, Philippe, emmenant les valets de pied, venait de courir aux buvettes. Et la cour de Nana s'élargissait toujours, son triomphe décidait les retardataires ; le mouvement qui avait fait de sa voiture le centre de la pelouse s'achevait en apothéose, la reine Vénus dans le coup de folie de ses sujets

2) *Lucien Leuwen*, première partie, chapitre 2.

Le soir, revêtu d'épaulettes pour la première fois de sa vie, les sentinelles des Tuileries lui portèrent les armes. Il fut ivre de joie. Ernest Dévelroy, *véritable intrigant*, et qui connaissait tout le monde, le menait chez le lieutenant-colonel du 27^{ème} de lanciers, M. Filloteau, qui se trouvait de passage à Paris.

Dans une chambre au troisième étage d'un hôtel de la rue du Bouloi, Lucien, dont le cœur battait et qui était à la recherche d'un héros, trouva un homme à la taille épaisse et à l'œil cauteleux, lequel portait de gros favoris blonds, peignés avec soin et étalés sur la joue. Il resta stupéfait. « Grand Dieu ! se dit-il, c'est là un procureur de Basse-Normandie ! » Il était immobile, les yeux très ouverts, debout devant M. Filloteau, qui, en vain, l'engageait à *prendre la peine de s'asseoir*. À chaque mot de la conversation, ce brave soldat d'Austerlitz et de Marengo trouvait l'art de placer : *ma fidélité au roi*, ou : *la nécessité de réprimer les factieux*.

Après dix minutes, qui lui parurent un siècle, Lucien prit la fuite ; il courait de telle sorte, que Dévelroy avait peine à le suivre.

— Grand Dieu ! Est-ce là un héros ? s'écria-t-il enfin, en s'arrêtant tout à coup ; c'est un officier de maréchaussée ! c'est le sicaire d'un tyran, payé pour tuer ses concitoyens et qui s'en fait gloire.

Le futur académicien prenait les choses tout autrement et de moins haut.

— Que veut dire cette mine de dégoût, comme si on t'avait servi du pâté de Strasbourg trop avancé ? Veux-tu ou ne veux-tu pas être quelque chose dans le monde ?

— Grand Dieu ! Quelle canaille !

— Ce lieutenant-colonel vaut cent fois mieux que toi ; c'est un paysan qui, à force de sabrer pour qui le paye, a accroché les épaulettes à graines d'épinards.

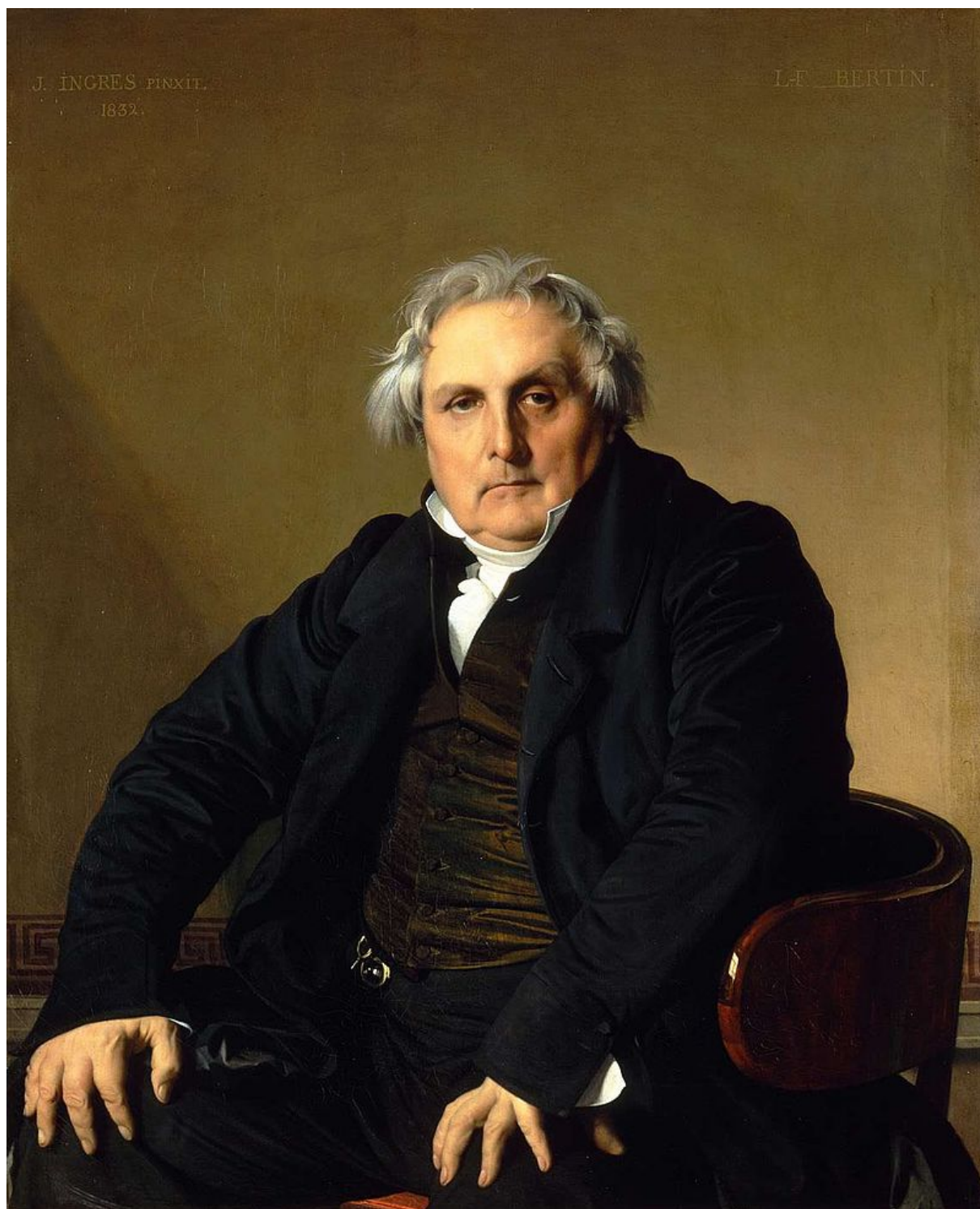
— Mais si grossier, si dégoûtant !...

— Il n'en a que plus de mérite ; c'est en donnant des nausées à ses chefs, s'ils valaient mieux que lui, qu'il les a forcés à solliciter en sa faveur cet avancement dont il jouit aujourd'hui. Et toi monsieur le républicain, as-tu su gagner un centime en ta vie ? Tu as pris la peine de naître comme le fils d'un prince. Ton père te donne de quoi vivre ; sans quoi où en serais-tu ? N'as-tu de vergogne, à ton âge, de n'être pas en état de gagner la valeur d'un cigare ?

— Mais un être si vil !...

— Vil ou non, il t'est mille fois supérieur ; il a agi et tu n'as rien fait.

3) *Portrait de Monsieur Bertin*



Ingres, *Portrait de Monsieur Bertin*, 1832.

4) *Madame Bovary*

Le village était silencieux comme d'habitude. Au coin des rues, il y avait de petits tas roses qui fumaient à l'air, car c'était le moment des confitures, et tout le monde, à Yonville, confectionnait sa provision le même jour. Mais on admirait, devant la boutique du pharmacien, un tas beaucoup plus large, et qui dépassait les autres de la supériorité qu'une officine doit avoir sur les fourneaux bourgeois, un besoin général sur des fantaisies individuelles.

Elle entra. Le grand fauteuil était renversé, et même le Fanal de Rouen gisait par terre, étendu entre les deux pilons. Elle poussa la porte du couloir ; et, au milieu de la cuisine, parmi les jarres brunes, pleines de groseilles égrenées, du sucre râpé, du sucre en morceaux, des balances sur la table, des bassines sur le feu, elle aperçut tous les Homais, grands et petits, avec des tabliers qui leur montaient jusqu'au menton et tenant des fourchettes à la main. Justin, debout, baissait la tête et le pharmacien criait :

- Qui t'avait dit de l'aller chercher dans le capharnaüm ?
- Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ?
- Ce qu'il y a ? répondit l'apothicaire. On fait des confitures : elles cuisent : mais elles allaient déborder à cause du bouillon trop fort, et je commande une autre bassine. Alors lui, par mollesse, par paresse, a été prendre, suspendue à son clou, dans mon laboratoire, la clef du capharnaüm !

L'apothicaire appelait ainsi un cabinet, sous les toits, plein des ustensiles et des marchandises de sa profession. Souvent il y passait, seul de longues heures à étiqueter, à transvaser, à reficeler ; et il le considérait non comme un simple magasin, mais comme un véritable sanctuaire d'où s'échappaient ensuite, élaborées par ses mains, toutes sortes de pilules, bols, tisanes, lotions et potions, qui allaient répandre aux alentours sa célébrité. Personne au monde n'y mettait les pieds ; et il le respectait si fort, qu'il le balayait lui-même. Enfin, si la pharmacie, ouverte à tout venant, était l'endroit où il étalait son orgueil, le capharnaüm était le refuge où, se concentrant égoïstement, Homais se délectait dans l'exercice de ses prédilections ; aussi l'étourderie de Justin lui paraissait-elle monstrueuse d'irrévérence ; et, plus rubicond que les groseilles, il répétait :

- Oui, du capharnaüm ! La clef qui renferme les acides avec les alcalis caustiques ! Avoir été prendre une bassine de réserve ! Une bassine à couvercle ! et dont jamais peut-être je ne me servirai ! Tout a son importance dans les opérations délicates de notre art ! Mais que diable ! il faut établir des distinctions et ne pas employer à des usages presque domestiques ce qui est destiné pour les pharmaceutiques ! C'est comme si on découpait une poularde avec un scalpel, comme si un magistrat ...
- Mais calme-toi ! disait Madame Homais.

Et Athalie, le tirant par sa redingote :

- Papa ! Papa !
- Non, laissez-moi ! reprenait l'apothicaire, laissez-moi ! fichre ! Autant s'établir épicier ma parole d'honneur ! Allons, va ! ne respecte rien ! casse ! brise ! lâche les sangsues ! brûle la guimauve ! marine des cornichons dans les bocaux ! lacère les bandages !

5) *Bel-Ami, explicit.*

L'encens répandait une odeur fine de benjoin, et sur l'autel le sacrifice divin s'accomplissait; l'Homme-Dieu¹, à l'appel de son prêtre, descendait sur la terre pour consacrer le triomphe du baron Georges Du Roy.

Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments: "Vous êtes bien aimable."

Soudain il aperçut Mme de Marelle; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentilleses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait: "Quelle charmante maîtresse, tout de même."

Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire: "Je t'aime toujours, je suis à toi!"

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse: "A bientôt, monsieur."

Il répondit gaiement: "A bientôt, madame."

Et elle s'éloigna.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent. Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

¹ Il s'agit du Christ, évoqué par le prêtre lors de la messe de mariage.

Lectures analytiques

1) *Nana*

➤ *Une foule en délire*

✓ La foule semble ne former qu'un corps unanime : « la clameur », « le cri », pronom neutre « cela ne cessait plus »

✓ DIL : exclamations, phrases nominales, nom de Nana répété comme un leitmotiv, le mot « enthousiasme ».

✓ Métaphores et comparaisons très fortes qui associent le mouvement de la foule à la mer : « une marée, roulait, violence de tempête, une mer de chapeaux, un flot si épais »

✓ De nombreux verbes et substantifs évoquent le mouvement, de même que la forme des phrases et l'utilisation de l'imparfait : « brandissaient, sautaient, agitation, remuait, montait, poussée des hommes, etc. » // utilisation des virgules : « Le cri, roulait, grandissait, (...) »

➤ *Le triomphe de Nana*

✓ Vocabulaire utilisé est à la fois celui du triomphe (romain, guerrier) : « une haie, triomphe, elle dominait, ... » et celui du sacre (impérial !) : « gloire du soleil, pluie d'or, reine de Paris, sacrant Nana, la cour de Nana ... »

✓ Une métamorphose presque mythologique : « pluie d'or » de Danaé, « reine Vénus », et même (!) figure mariale (« cheveux d'astre/robe blanche et bleue ») = « apothéose » (cf. définition du mot = à la fois déification païenne et accès à la sainteté chrétienne).

✓ Tous les personnages sont autour d'elle : toutes les rivales dans la même phrase de « Rose Mignon à expérience. » L'impératrice a applaudi ...

✓ Position de Nana : en hauteur, au « centre de la pelouse », « debout sur le siège de son landeau », et élargissement de l'espace autour d'elle : « emplissant l'horizon, des profondeurs du Bois à ... , au fond des allées, la plaine entière », devenant presque vertigineux.

➤ *Une scène ironique et satirique*

✓ Une ambiguïté initiale qui mine ce « triomphe » : le nom scandé est à la fois celui de Nana et celui de la pouliche ...

✓ Décalage entre les termes « sacrés » utilisés et la parole de Nana au DD, très crue « Ah nom de Dieu », c'est d'ailleurs une maquerelle qui « sacre » Nana. Les paris gagnés, l'argent échangé concernent autant le cheval de course que la prostituée (cf les « grivoiseries » du maquignon Bordenave et le « À combien suis-je ? » de Nana plus haut ds le texte)

✓ Violence des images proposées par Zola : Nana devient la déesse, l'idole, (avec les couleurs de la Vierge !), d'une société corrompue, ce triomphe est donc à la fois un simulacre et une réalité car l'idole est à l'image de la société qui la déifie.

✓ Une folie inquiétante : la foule, comme tous les autres personnages, est dans un état maladif, dangereux (« brasier ») on peut lire une menace de destruction dans la description : « ce tas vivant de petites figures détraquées ... », et y voir la condamnation morale de Zola.

2) *Monsieur Bertin*

Le tableau d'Ingres (116-96 cm) représentant François-Louis Bertin, exposé en 1833 est une commande. M. Bertin était le patron du Journal des débats, journal royaliste, opposé à Napoléon (au point que Bertin fut exilé), et devenu, depuis l'accession de Louis-Philippe au trône (1830), l'organe de presse le plus importante et le plus fidèle au gouvernement. M. Bertin joue un rôle politique et intervient également dans les affaires économiques de cette période. Pour Manet, très opposé à l'esthétique d'Ingres c'est « le bouddha de la bourgeoisie cossue, repue et triomphante ».

Pour commencer l'analyse, on demande aux élèves de décrire le tableau, formes, couleurs, composition. On insiste sur la précision du vocabulaire, qui leur sera utile ensuite pour le travail d'écriture.

A observer notamment :

- ✓ La composition pyramidale et le travail sur le fond
- ✓ La mise en valeur des mains, par la lumière et la position du personnage
- ✓ La précision des détails, montre, reflet d'une fenêtre dans le fauteuil, manches de chemise
- ✓ Quel effet produit la rencontre avec cet homme : est-il inquiétant ? impressionnant ? est-ce un portrait élogieux ?

Il faudrait amener les élèves à saisir l'enjeu, à la fois esthétique et symbolique, de ce portrait : il est construit sur **une tension**, essentielle.

- ✓ Tension entre l'harmonie (couleurs, cadrage, ...) et la dysharmonie (position non frontale, visage décalé entre la droite et la gauche)
- ✓ Une torsion : position sur le fauteuil, forme du col qui reprend celle du fauteuil, une épaule plus basse que l'autre
- ✓ Un personnage assis et pourtant en mouvement : comme prêt à agir
- ✓ Luxe des vêtements, des matières et désordre (cheveux, pantalon bouchonné, gilet plissé)
- ✓ Paradoxe donc, d'un homme « assis » (place dans la société) qui reste cependant dans l'énergie = image du triomphe de la bourgeoisie, sans critique de la part d'Ingres mais qui peut être interprétée par le spectateur, les mains sont presque des serres ...
- ✓ Cette complexité est à l'image de ce nouveau « personnage » qu'est le bourgeois de la monarchie de Juillet. Un nouveau pouvoir est en place dont M. Bertin est une image éclairante.
- ✓ La question de la fonction du portrait se pose donc : l'œuvre fait-elle de cet homme un « héros » de cette société nouvelle ?

3) *Lucien Leuwen*

- | | | | |
|--|---|---|--|
| <p>➤ <i>La perte des illusions, un portrait en décalage</i></p> <ul style="list-style-type: none">✓ Annonce de la rencontre très dramatisée : grade, nom du régiment en opposition avec la description : chute brutale.✓ Portrait de Filloteau opposé à l'image d'un héros : « gros, épais, cauteux, favoris étalés »✓ Le trivial en antithèse à l'héroïsme, notamment lien avec la nourriture : épinards, pâté, nausée, grosseur de Filloteau, dégoûtant. | <p>➤ <i>Naïveté du personnage, ironie du narrateur</i></p> <ul style="list-style-type: none">✓ Emotion de Lucien : hyperboles (« ivre de joie », « cœur battait », « un siècle »), grandiloquence de son discours (« Grand dieu, sicaire », adverbess d'intensité, exclamatives)✓ Un discours enfantin : répétitions « Grand dieu », phrases commençant par « mais », phrases inachevées. Heureux d'être salué, de porter un uniforme.✓ Comportement excessif, ridicule : ne s'assied pas, part en courant. | <p>➤ <i>Un dialogue ambigu</i></p> <ul style="list-style-type: none">✓ Celui qui « fait la leçon » est présenté comme un intrigant.✓ Ironie du narrateur qui montre que Filloteau est malhonnête : « brave soldat de Marengo », et utilisation des italiques, le discours ultra, totalement en opposition avec les idéaux de bravoure et de liberté. Mais, pourtant, le républicain est un héritier (citation de Figaro), un privilégié. | <p>➤ <i>Une réflexion sociologique et philosophique</i></p> <ul style="list-style-type: none">✓ Un monde bourgeois : « procureur de Basse-Normandie » a remplacé les héros napoléoniens, « as-tu su gagner un centime ? » = la « valeur » a changé.✓ Une question essentielle : « «veux-tu être qqchse ? », « il a agi et tu n'as rien fait ». (// ensuite avec Père Goriot : faut-il se « salir les mains »), questionnement d'un siècle désenchanté : // Baudelaire in <i>Renieement de St Pierre</i> « Certes je sortirai quant à moi satisfait/D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve » |
|--|---|---|--|

4) *Madame Bovary*

- *Une scène héroïcomique*
 - *Homais : un héros du monde moderne, l'imbécile savant*
 - *Ironie et satire de la bourgeoisie : un monde de confituriers ...*
-
- ✓ Une mise en scène dramatique : fauteuil renversé + verbe utilisé « gisait », effet d'attente : la raison de la colère d'Homais n'apparaît qu'ensuite dans le dialogue.
 - ✓ Violence du vocabulaire utilisé par Homais, exaltation, rythme des phrases, exclamations de la fille et de la femme. Ton dramatique et hyperbole : « Non, laissez-moi !, brûle, lacère ... », « monstrueuse d'irrévérence »
 - ✓ Décalage avec le « crime » de Justin : la bassine ... tableau de la famille Homais : tablier et fourchette : grotesque. Des images à la fois cauchemardesques et ridicules : « lâche les sangsues »
 - ✓ Homais « rubicond », personnage de comédie.
-
- ✓ Etiquettes, classements, autosatisfaction : « étiqueter, transvaser, reficeler » = activités sans création. Énumération : « jarres, groseilles, sucre, etc. » puis « pilules, bols, tisanes lotions et potions » = excès, débordement des choses.
 - ✓ Langage de pédant, de cuistre : répétition du mot capharnaüm, qu'il juge valorisant parce que savant, mais qui décrit en fait ce qu'est vraiment son « cabinet », prénom de sa fille, termes scientifiques
 - ✓ Paradoxes du discours : accuse Justin de ne pas respecter la science mais lui-même n'évoque que des choses triviales : le « capharnaüm » est un « sanctuaire », il fait des confitures. Précisions incompréhensibles : « une bassine à couvercle ! », se compare à un chirurgien ou à un magistrat.
-
- ✓ La *journée des confitures* à Yonville : le syntagme « de petits tas roses » péjoratif + consensus villageois, unanimité et admiration pour le pharmacien ; (« on » admirait) : une activité domestique, de cuisine, est valorisée comme une action héroïque, le discours ici reprend des termes qui pourraient apparaître dans un discours politique : « officine, besoin général, fantaisies individuelles ». (+ connotations de la confiture ?)
 - ✓ La prétention d'Homais « notre art » est révélatrice de la bêtise bourgeoise dont Flaubert fait la satire ici : « même » le journal est à terre ! D'autant plus que ce « drame » prend plus d'importance que ce qui avait amené Homais à faire venir Emma : le deuil de Charles.

Commentaire littéraire : explicite de *Bel-Ami*
(De « L'encens répandait (...) » à la fin)

I) Première lecture du texte, élaborer son enjeu, organiser le commentaire.

La dernière page d'un roman, comme la première, a toujours une fonction importante. Ici on peut lire un écho de l'incipit, et la dernière page décrit l'aboutissement (la fin semble cependant « ouverte ») du chemin entamé par Duroy.

Plusieurs éléments frappent à la première lecture : l'importance du lieu, le rôle des différents personnages, la gloire qui semble auréoler Bel-Ami lors de son mariage. Presque toutes les femmes qui ont été ses maîtresses sont présentes, ainsi que presque tous les personnages croisés dans le roman, devenus spectateurs ici de la cérémonie. (absence de Madeleine, sur laquelle il faudra s'interroger, mais dont les autres personnages parlent cependant avant le passage étudié).

Le mariage a lieu à La Madeleine (!), église vers laquelle se dirigeait Duroy au début du roman et qui, par sa forme et sa position dans Paris est très symbolique. Achèvement en 1842, elle est un exemple très représentatif de l'architecture néo-classique, c'est-à-dire que les architectes ont utilisé comme modèle un temple grec.



En face, de l'autre côté de la Seine, se trouve le « Palais-Bourbon », c'est-à-dire l'assemblée nationale. Les deux façades ont d'ailleurs été construites en « écho » l'une à l'autre.



La première phrase de l'extrait étudié : « (...) consacrer le triomphe du baron Georges Du Roy » donne des pistes de lecture très intéressantes. Un « triomphe », au sens premier du terme, est l'honneur suprême accordé par Rome à un général triomphant, et, ici, le triomphe prend même des allures de sacre (cérémonie pendant laquelle un roi est consacré), comme si le nom de Duroy, devenu « Du Roy » donnait le ton du récit. Il faut donc tout de suite s'interroger sur une société qui « sacre » un personnage comme Duroy, qui en fait un « héros ». Cette cérémonie, majestueuse, glorieuse, est faite en l'honneur d'un homme qui a trompé, menti, etc.

II) Proposition de corrigé

Bel-Ami, écrit en 1885 par Maupassant, est un roman réaliste qui décrit l'ascension sociale d'un arriviste sans morale, Georges Duroy. Après avoir séduit de nombreuses femmes, qui lui ont permis de s'enrichir et d'atteindre une position sociale enviée, il parvient à épouser la fille de son patron, Suzanne, immensément riche, alors qu'il a été l'amant de sa mère. La dernière page du roman décrit son mariage somptueux avec la jeune-fille, dans l'église de la Madeleine. Le texte montre le sacre de « Bel-Ami », devenu le baron Georges Du Roy et, ainsi, dénonce toutes les illusions et toute l'hypocrisie d'une société qui rend hommage à des gloires factices. La mise en scène du triomphe de Duroy est donc aussi la représentation d'un simulacre.

➤ Une fin triomphale

- ✓ Un espace qui met Duroy en position glorieuse (lieux, structure, posture)
- ✓ Une cérémonie majestueuse (rythme, lumières, sonorités)
- ✓ Une foule admirative (opposition lui/foule, jeu des regards, comparaisons)
- ✓ Cette cérémonie ne serait qu'un spectacle ?

➤ Un simulacre

- ✓ Un simulacre de mariage : (solitude de Duroy (absence de Suzanne dans le texte), représentation sociale, discours vides)

- ✓ L'église devient le lieu du désir, hypocrisie sociale et ironie du narrateur (Mme de Marelle = Madame, donne la main, les sensations, le dernier mot, l'atmosphère « sacrée »)
- ✓ Une fin ambiguë, qui rend compte de la complexité du personnage. (Le « roi » d'un monde factice, le lien avec la politique, la vacuité des discours et des pensées, l'image finale ...)